

Nom : DOSCH
Prénom : Loane

Celle qui appartient au ciel

Par Lachésis

Il y en a, des gens, des personnes vivantes, comme vous et moi, destinés à de grandes choses, sauver des vies, ou bien des âmes, redonner espoir, nourrir cet espoir. Je ne suis pas de ceux- là, ma voie est toute tracée, tracée à l'encre noire, indélébile sur la large toile blanche de nos existences. Cette ligne, je peux en deviner l'apparence sans difficulté, elle est droite, droite et vide ; si j'avais à la décrire, je dirais même qu'elle doit être presque transparente sur cette toile, oui, c'est ça, il faut sûrement plisser les yeux pour la distinguer. Après, elle doit être facile à suivre cette longue ligne noire, droite. Droite comme les ressorts que je fabrique, avant que je ne les torde, mais eux, comparés à ma vie, peuvent être changés, améliorés afin de servir, d'être utiles, de remplir leur fonction. La mienne, est de permettre à ces ressorts, fragiles bouts de métal, de contribuer à une cause. Voilà, je commence à me lasser, me lasser de mes propres pensées, je suis maintenant seul avec elles depuis plus de neuf heures, neuf longues heures à tordre des filaments de métal, neuf longues heures passées à comparer leur vie, pourtant inexistante, à la mienne. C'est comme ça que les autres employés de l'usine et moi passons le temps, seuls avec nos pensées, dangereuses parfois, à partir, je dirais, du moment où nous commençons à les considérer comme des amies. Je le sais bien moi, que nos pensées sont des traîtresses, des lâches. La vieille horloge au-dessus de nos têtes sonne vingt heures, plusieurs visages interrogateurs se tournent vers le superviseur, qui nous grommelle un petit « c'est bon » avant d'enfin consentir à nous libérer.

En sortant de l'usine, je croise une fillette. Comme d'habitude, elle descend la rue principale pour rentrer chez elle, elle et beaucoup d'autres bien sûr, mais elle, est différente, elle n'a pas le visage des autres enfants, pensant que le monde leur appartient, qui passent devant nous en nous regardant comme des « docteurs becs » ces médecins de la peste, apportant douleur et désolation, luttant contre l'invincible. Ici, l'invincible c'est l'usine, monstre hideux nous enchaînant dans son ombre. Pour en revenir à la fille, elle, n'est pas comme ça, elle me sourit toujours comme si j'étais un de ces hommes, dont la vie ne se résume pas à une droite à moitié effacée. Elle est lumineuse malgré ses longs cheveux de jais et ses yeux charbon. Elle me fait beaucoup rire cette petite, avec son collier, une chaîne soutenant un petit papillon, très coloré, qui semble bouger quand elle court, ses cheveux souvent tenus noués par un long ruban rouge lui aussi très coloré. Cette petite, elle s'arrête parfois pour discuter avec moi. Dans ces moments-là, je puise le peu de gaîté qu'il me reste, pour ne pas la contaminer, car l'usine est semblable à la peste : elle est en moi à tout instant, ne demandant qu'à cueillir au vol ce petit papillon et l'écraser, le réduire en bouillie, alors, je la préserve, je lui pose des questions sur elle, sur ses passe-temps, je lutte, pour ne pas la contaminer, pour ne pas ternir sa gaîté, sa lumière par mon quotidien grisâtre. Ce jour-là, comme tous les autres jours, elle est là, rayonnante de cette joie qui m'a quitté, de cette joie si précieuse. Elle s'arrête devant moi et m'adresse un lumineux sourire, ce sourire, qui a le pouvoir d'illuminer la noirceur malade de mon existence. Je continue ma route et elle me suit, joyeuse, insouciant. Nous marchons depuis un moment quand elle se tourne vivement vers moi, pointe son doigt vers un point invisible à mes côtés et me demande de sa petite voix fluette :
-C'est quoi là- bas ?

Avec curiosité je jette mon regard vers le point qu'elle me montre ; mon regard s'assombrit aussitôt : l'innocente jeune fille me désignait un regroupement de bâtiments desquels s'échappaient de grosses tours de métal : l'usine, la peste. Elle pointe le plus haut de ces arbres d'acier. Voyant mon absence de réaction, elle reprend la parole, sa voix si frêle et pourtant si assurée, qui avait d'ordinaire le pouvoir de faire briller ma livide droite, la fait pâlir davantage :

- Ma maman m'a dit que les nuages venaient de là, que ce sont des tubes géants, qu'ils racontent ce que les gens qui sont partis ressentent en nous voyant, si ils sont tristes, les nuages pleurent, si ils sont heureux, les nuages laissent passer le soleil et si ils sont en colère, il y a de l'orage. Je trouve qu'en ce moment, ils sont souvent tristes.

Je regarde longuement la jeune fille, celle-ci attendait une réponse, une suite de mots qui auraient le pouvoir de nourrir ses rêves, de l'enfermer encore un peu dans l'ignorance, l'innocence. Je puise donc cette chaîne de mots, je la tire du plus profond de mon âme, qui semblait vouloir la garder jalousement. Je m'imaginai le plus grand des discours, pour pousser cette enfant dans la candeur de sa jeunesse ; je m'élance :

- Ta maman a raison.

Je me tue, je me laisse doucement envahir par la paisible torpeur de ma honte, la peste m'avait eu, elle m'avait transformé en une loque, un vieux débris, au milieu de tas d'autres, une rognure, incapable de nourrir l'espoir d'un enfant, peut-être que parce que l'enfant en moi est mort depuis longtemps, abattu par la peste. Lorsque j'ai repris le contrôle de mon esprit, il faisait déjà nuit, la fillette était partie, j'étais seul dans une ruelle, jonchée de déchets, ah, ironie du sort ! Peut-être, tout compte fait, est-ce là ma place, dans cette ruelle.

J'arrive chez moi un peu plus tard, je fais tourner ma clé dans la serrure rouillée d'une vieille porte grise, au deuxième étage d'un immeuble morne. J'entre dans mon petit appartement, des murs monocordes, des meubles tristes, des fenêtres donnant sur un mur terne lui aussi. Le spleen ici aussi, la peste ici aussi ? Je vivais ici depuis quelques années déjà, dans ce petit studio pâle, pourtant, jamais je n'avais essayé de l'égayer. J'avais conclu avec le temps que rien ne nous appartenait vraiment, ça avait commencé lorsqu'un groupe d'enfants avait volé mon ballon, puis ce fut mon sac à dos, mes billes, mes livres et cahiers, mes meubles, mon argent, mon envie, ma santé, mon âme. Après tout, même le grand Zola, qui connaissait bien nos misères a déclaré : « Maman, est-ce que j'ai quelque chose à moi qui ne soit pas à vous ? ». Et puis, je trouve qu'il m'est bien assorti, ce petit appartement.

Le lendemain, je sors de l'usine ; enfin, la peste relâche son emprise sur ses hôtes, mais ce n'est qu'un leurre, ne vous y fiez pas. Comme d'habitude la petite m'attend, j'ai eu peur qu'elle ne vienne pas cette fois-ci. Nous marchons d'abord en silence dans cette petite ville que je sillonne depuis si longtemps ; l'enfant brise le silence et me pose une question :

- En fait, moi c'est Céleste et toi ?

- Azazel.

- C'est joli comme prénom.

Notre échange s'arrête là, me laissant encore une fois perdu dans mes pensées. De nouveau le destin avait bien fait les choses, doté notre conversation d'un sens de l'humour que je n'étais pas sûr d'apprécier : cette enfant se nomme littéralement « celle qui appartient au ciel », moi, je suis Azazel « bouc émissaire » en hébreu, le bouc émissaire, de l'usine, du spleen peste. Là encore, la jeune fille, je ne pouvais pas, pour une raison que j'ignore, me résoudre à l'appeler par son prénom, rompt le silence :

- Moi quand je serai grande, j'habiterai dans le ciel, je lirai des jolies histoires, et chanterai de jolies chansons aux personnes qui sont parties et comme ça, il y aura toujours du soleil, plus personne ne pleurera.

Là encore, j'ai été touché par la jeune fille, débordante d'espoir, pleine de bonnes intentions, de rêves. Je ferme un instant les paupières, et pense que si seulement la moitié des habitants de ce monde ressemblait à cette jeune fille, la Terre deviendrait une utopie : plus de violence, d'injustice, de faim, de soif, de pollution, peut-être même qu'il n'y aurait plus de peste, peut-être même que toutes les lignes brilleraient d'un même éclat. Nous continuons notre chemin, elle, déversant des flots de paroles, moi, l'écoutant attentivement.

L'horloge rouillée de l'usine venait de sonner midi ; déjà, mon corps était endolori par les longues heures de travail répétitif. Mes mains étaient totalement encroûtées, ne laissant apercevoir que de maigres bandes de chair saine, la peste me rongeaient en entier, elle s'amusait avec la flamme de ma vie, la faisant vaciller, faiblir, mais elle restait vigoureuse.

Les temps étaient rudes en ce moment, beaucoup de malades, de blessés, beaucoup plus de travail. L'hiver battait son plein, le froid s'infiltrait dans les maisons, dans les esprits. Il s'attaquait à la peste, faisant tomber les lampistes les uns après les autres. Je travaille de plus en plus tard, il fallait compenser le manque de personnel, par tous les moyens. En sortant, tard, je ne voyais quasiment plus la jeune fille, sûrement le froid avait-il gelé les ailes du petit papillon. Je quitte donc l'usine aux alentours de minuit ce soir- là, en marchant, je tourne la tête vers le ciel et pense à la petite, à son histoire invraisemblable. J'arrivais, en forçant mon regard fatigué, à distinguer quelques nuages, une pluie fine tombait en trombe sur ma tête. Les morts pleurent, comme l'a dit l'enfant, ils pleurent souvent en ce moment, ils pleurent les victimes du combat entre la peste et l'hiver.

L'astre du jour éclairait difficilement les rue enlaidies par le froid, la ville sortait lentement de sa torpeur hivernale, les intempéries venaient à cesser, les horaires de travail redevenaient normaux, enfin, normal était un grand mot, les journées de travail se raccourcissaient juste de quelques heures, mais mes compagnons et moi avions l'impression d'avoir décroché la lune. Je sors donc de l'usine au courant de l'après-midi, les membres ankylosés par les mouvements trop répétitifs exigés. Les cris joyeux d'enfants libérés après une longue saison des glaces fusaient autour de moi. Au centre de la petite place du village, une jeune fille, que je ne connais que trop bien, le petit papillon qui éclaire mon sombre quotidien. Lorsque la petite me voit, elle se précipite vers moi, ses frêles pieds trébuchant sur le sol pavé inégal, elle s'arrête avant de me percuter et m'adresse un sourire étincelant dont elle a le secret. Elle prend aussitôt la parole :

- Tu as vu ? Ceux qui sont partis sont heureux en ce moment !

Je ris nerveusement, ses allusions me dérangent. Un frisson me parcourt le dos, je ne crois pas en cela, si les morts avaient un quelconque pouvoir sur le temps, ils passeraient sans doute le leur à pleurer. Le chemin du retour passe vite, trop vite, je pose des dizaines de questions à l'enfant, sur elle, sur ses occupations. J'aime écouter les autres autant que j'aime garder le silence, j'ai alors l'impression d'avoir une véritable influence sur le cours des choses. Au loin, étrangement, le ciel commence à s'assombrir, un vent glacial s'engouffre à ma suite lorsque je rentre chez moi. Pour la deuxième fois de la journée, un frisson gelé traverse mon corps jusqu'à mon âme.

Tout ce mélange devant moi, les lignes, les droites, les vols, l'usine peste, le froid, les nuages, les morts, la peste, un papillon, la peste, un minuscule papillon, l'usine, un frêle petit papillon, la peste, l'innocent papillon fauché au vol, l'usine.

Devant mes yeux, les mots sur l'article de journal se mélangent, j'ai l'impression d'être un étranger dans mon corps, je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans cet état, je m'en fiche, je ne sais pas depuis combien de temps je n'ai rien bu ni mangé, cela m'est égal, je veux mourir, je veux que la peste m'emporte, que la maladie s'empare de moi, que l'usine m'achève, j'aurais dû mourir, mourir à sa place.

Les mots prennent place sous mes yeux : *Une jeune fille morte en sautant dans la cheminée d'une usine ...vue par les gardiens... sont arrivés trop tard... avait dit à ses parents vouloir «voir les nuages et les faire sourire»... non respect des normes de sécurité... ne reste plus rien du corps.*

Une seule question, pourquoi ? Pourquoi l'usine avait-elle décidé de prendre la meilleure d'entre nous, pourquoi la peste avait-elle décidé de s'en prendre à la plus saine ? Elle aurait changé le monde, j'en étais convaincu, elle aurait éclairé nos vies, chassé la maladie qui s'emparait cruellement de nous, elle nous aurait sauvés, comme elle m'avait sauvé. Moi je ne suis rien, personne, je suis une droite à moitié effacée, je suis Azazel, le bouc émissaire du Monde, une victime de la peste parmi tant d'autres, qui a eu la chance d'apercevoir un ange.

Cela fait plusieurs jours qu'il pleut des flots d'une eau glacée, les morts pleurent, ils pleurent la cruauté du Monde, la cruauté des Hommes, je ne sais pas si ils s'arrêteront un jour de pleurer. En attendant, je ne vis plus, je survis, uniquement pour elle, parce que si je venais à mourir, son sourire s'effacerait avec moi, son souvenir s'évanouirait à jamais.

Cette histoire date maintenant de plusieurs années, la Terre a connu pendant plusieurs mois des inondations et des submersions cataclysmiques, les morts se sont rebellés et n'ont pas fait les choses à moitié, ils ont pleuré pendant des jours interminables, des semaines infinies, la mort de l'enfant, de cette enfant et de tous les autres morts en essayant de changer le monde, morts car le Monde qu'ils voulaient changer les a changés en premier. Souvent, je lève la tête vers le ciel et observe les nuages, j'ai alors parfois l'impression d'entendre un chant, lorsque le ciel est ensoleillé, un chant égayant la Terre, le Monde, les morts dont elle fait maintenant partie. Lorsqu'il pleut, je me dis qu'elle pleure avec les mânes, les injustices de ce monde. J'espère que vous aussi, un jour vous aurez la chance d'apercevoir un petit papillon, qui aura le pouvoir d'éclairer votre vie, de vous pousser à affronter les maladies, les obstacles comme il m'a aidé à affronter ma peste. Je ne suis peut-être personne, mais elle est tout, elle représente toutes les injustices, toutes les cruautés de cette Terre sans limite, ses chants résonnent dans les cieux du monde entier par le chant des oiseaux, elle est le remède au morne quotidien, à la peste usine, l'antidote, l'espoir, elle est Céleste, celle qui appartient au ciel, celle à qui le ciel appartient .